

La première voiture dans laquelle on m'a transportée après ma naissance était un landau arrivé de la lointaine Allemagne à travers les mers, avec une frise de laiton ciselé appliquée tout autour. La nacelle était soutenue par un entrelacs de courbes

Yoko Ogawa

La marche de Mina

roman traduit du japonais
par Rose-Marie Makino-Fayolle

élégantes et un tissu de dentelle tapissait généreusement l'intérieur doux comme du duvet. Le guidon bien sûr, mais aussi les soufflets de la capote et les ferrures des roues étaient étincelants.

ACTES SUD

“LETTRES JAPONAISES”
série dirigée par Rose-Marie Makino-Fayolle

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Après le décès de son père, alors que sa mère doit s'éloigner pour parfaire sa formation professionnelle, la petite Tomoko est reçue pour un an chez son oncle et sa tante.

Tomoko a douze ans ; à Kobe, son oncle l'attend sur le quai de la gare. Il la serre dans ses bras et la conduit jusqu'à la très belle demeure familiale.

Pour Tomoko, tout est ici singulièrement différent. Sa cousine Mina passe ses journées dans les livres, collectionne les boîtes d'allumettes illustrées sur lesquelles elle écrit des histoires minuscules ; un hippopotame nain vit dans le jardin, son oncle a des cheveux châtain, il dirige une usine d'eau minérale et la grand-mère se prénomme Rosa.

Au cœur des années soixante-dix, Tomoko va découvrir dans cette maison l'au-delà de son archipel : à travers la littérature étrangère, les récits de Rosa sur son Allemagne natale et la retransmission des Jeux olympiques de Munich à la télévision, c'est un tout autre paysage qui s'offre à elle.

La grande romancière japonaise explore dans ce livre, et pour la première fois dans son œuvre, le thème de l'étranger et des origines.

En choisissant le prisme des liens de l'enfance, elle inscrit ce roman, comme le précédent, intitulé *La Formule préférée du professeur*, dans un cycle voué à la tendresse et à l'initiation.

YOKO OGAWA

Yoko Ogawa est l'une des plus brillantes romancières du Japon d'aujourd'hui. Ses romans sont traduits dans le monde entier. Elle a obtenu les prix les plus prestigieux de son pays.

DU MÊME AUTEUR CHEZ ACTES SUD

LES ABEILLES, Actes Sud, 1995.

LA PISCINE, Actes Sud, 1995.

LA GROSSESSE, Actes Sud, 1997.

LA PISCINE / LES ABEILLES / LA GROSSESSE, Babel n° 351, 1998.

LE RÉFECTOIRE UN SOIR ET UNE PISCINE SOUS LA PLUIE suivi de *UN THÉ QUI*

NE REFROIDIT PAS, 1998 ; Babel n° 833, 2007.

L'ANNULAIRE, 1999 ; Babel n° 442, 2000.

HÔTEL IRIS, 2000 ; Babel n° 531, 2002.

PARFUM DE GLACE, 2002 ; Babel n° 643, 2004

UNE PARFAITE CHAMBRE DE MALADE suivi de *LA DÉSAGRÉGATION DU*

PAPILLON, 2003 ; Babel n° 704, 2005.

LE MUSÉE DU SILENCE, 2003 ; Babel n° 680, 2005.

LA PETITE PIÈCE HEXAGONALE, 2004 ; Babel n° 800, 2007.

TRISTES REVANCHES, 2004.

AMOURS EN MARGE, 2005.

LA FORMULE PRÉFÉRÉE DU PROFESSEUR, 2005 ; Babel n° 860, 2008.

LA BÉNÉDICTION INATTENDUE, 2007.

LES PAUPIÈRES, 2007.

Titre original :

Mina no kosbin

Editeur original :

Chuo Koron Shinsha Co., Ltd.

Traduit en français avec l'accord

de Chuo Koron Shinsha

représenté par le Japan Foreign-Rights Centre

© Yoko Ogawa, 2006

© ACTES SUD, 2008

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-00373-9

YOKO OGAWA

La Marche de Mina

roman traduit du japonais
par Rose-Marie Makino-Fayolle

ACTES SUD

La première voiture dans laquelle on m’a transportée après ma naissance était un landau arrivé de la lointaine Allemagne à travers les mers, avec une frise de laiton ciselé appliquée tout autour. La nacelle était soutenue par un entrelacs de courbes élégantes et un tissu de dentelle tapissait généreusement l’intérieur doux comme du duvet. Le guidon bien sûr, mais aussi les soufflets de la capote et les ferrures des roues étaient étincelants. L’oreiller où je posais ma tête était brodé d’un “Tomoko” en lettres enluminées rose pâle.

Il avait été envoyé à ma mère par ma tante comme cadeau de naissance. Le mari de ma tante avait pris la suite de son père à la tête d’une société de boissons et sa mère était allemande. On pouvait faire le tour de la famille, non seulement il n’y avait personne pour avoir des liens avec l’étranger, mais aucun d’entre nous n’avait même jamais pris l’avion, si bien que lorsqu’on l’évoquait dans la conversation, on ajoutait toujours, comme si cela faisait partie de son nom : “Celle qui s’est mariée avec quelqu’un de l’étranger.”

A l’époque, mes parents et moi vivions tous les trois dans une maison en location de la banlieue d’Okayama, et certainement que ce landau était ce qui avait le plus de valeur dans notre mobilier. Sur une photographie prise devant la

maison, le landau, disproportionné par rapport à l'aspect de la vieille maison de bois, tient à peine dans le jardin exigu, et on le remarque plus que le bébé qui devrait tenir le rôle principal. Lorsque ma mère le poussait sur les routes de campagne, tous les gens qu'elle croisait se retournaient, et lorsqu'il s'agissait de familiers, il paraît qu'ils s'approchaient pour le toucher ici ou là. Ils s'ex-tasiaient alors en disant : "Quel magnifique landau !" puis s'en allaient sans dire s'ils trouvaient mignon le bébé à l'intérieur.

Malheureusement, je ne me rappelle plus s'il était confortable. Lorsque je me suis rendu compte de ce qui se passait autour de moi, c'est-à-dire lorsque je suis devenue trop grande pour prendre place à bord du landau, celui-ci trônait déjà au milieu du débarras. La dentelle qui avait un peu jauni gardait des taches du lait que j'avais régurgité, mais il n'avait rien perdu de son élégance d'antan. Même entouré de jerricanes en plastique ou de rouleaux de stores en bambou, il continuait à dégager un parfum de lointain pays étranger.

Tout en respirant ce parfum, j'aimais laisser vaguer mon imagination à propos de mon enfance. En réalité, j'étais une princesse d'un pays lointain enlevée par un serviteur renégat qui m'avait abandonnée avec le landau dans la forêt. Si l'on enlevait les fils qui avaient brodé le nom "Tomoko", on trouverait certainement dessous trace de mon véritable nom laissée par l'aiguille. Elizabeth ou Angela... Pour inventer ce genre d'histoire, le landau remplissait un rôle important.

Le véhicule qui me transporta ensuite dans le monde extérieur fut la bicyclette de mon père. Une bicyclette noire, sans aucun ornement, qui

émettait un grincement triste. En comparaison du landau de fabrication allemande, il fallait bien admettre qu'elle était plutôt austère. Mon père tous les matins attachait son sac sur le porte-bagages et partait travailler dans une administration. Les jours de congé, il m'installait sur ce même porte-bagages pour m'emmener au jardin public.

Je me souviens encore des sensations que me procurait cette bicyclette. Les solides mains qui me soulevaient avec aisance, le dos imprégné d'odeur de cigarette, le courant d'air généré par les roues.

— Accroche-toi bien. Ne me lâche pas, hein.

Mon père se retournait, et après avoir vérifié que je me retenais aux côtés de son pull, commençait à pédaler. La bicyclette, indifférente aux côtes abruptes et aux tournants brusques dans les rues étroites, passait partout. Agrippée au dos de mon père, j'étais persuadée qu'il pourrait ainsi m'emmener n'importe où dans le monde.

Alors que, suivant ses instructions à la lettre, je n'ai jamais lâché son pull, c'est lui qui est parti au loin tout seul sans prévenir. A cause d'un cancer à l'estomac découvert trop tard. En 1966, peu après mon entrée à l'école primaire.

Le 15 mars 1972, jour de la remise des prix à l'école, a été inaugurée la première liaison du Sanyo Shinkansen entre Shin-Osaka et Okayama. Le lendemain, à douze ans, j'ai pris le train seule, accompagnée par ma mère à la gare d'Okayama encore parée de ses décors d'inauguration.

Ce fut totalement différent de tous les véhicules que j'avais empruntés jusqu'alors. C'était solide mais froid, bruyant, et je n'ai pas trouvé de main secourable à laquelle j'aurais pu me retenir.

Jusqu'à notre arrivée sur le quai, ma mère a ressassé sans arrêt les mêmes recommandations (ne pas manquer l'arrêt, ne pas perdre mon billet, et si je le perdais demander de l'aide au contrôleur) et lorsque je suis montée à bord du train, elle s'est soudain arrêtée de parler, des sanglots dans la voix. Elle a pleuré beaucoup plus que lors de la mort de mon père. De grosses larmes roulaient lourdement de ses faux-cils à moitié décollés.

Depuis la mort de mon père, elle gagnait notre vie en travaillant dans une usine textile et comme couturière à domicile. Mais un peu avant mon entrée au collège, je crois qu'elle a repensé sa vie dans une perspective plus large. Elle avait décidé d'aller étudier pendant un an dans une école spécialisée de Tokyo pour améliorer sa technique de couture, afin de trouver un travail plus stable. Après en avoir discuté toutes les deux nous étions tombées d'accord : elle vivrait dans le foyer de l'école, tandis que je serais confiée à la famille de ma tante qui habitait Ashiya. Louer un appartement en ville étant impensable financièrement, je n'avais plus qu'à accepter les bontés de ma tante.

Mais je ne ressentais pas autant d'anxiété que ma mère. Parce que cette tante était celle qui m'avait offert le landau.

A cette époque, mon oncle était déjà directeur de la société de boissons. Il avait deux enfants, mes cousins, un garçon de dix-huit ans et une fille d'un an plus jeune que moi, qui était encore à l'école primaire. L'aîné, qui venait de partir poursuivre ses études en Suisse, n'habitait pas la maison pour le moment. Mais une autre personne, la grand-mère allemande, vivait avec eux. Mon oncle avait une moitié de sang occidental

qui coulait dans ses veines, mes cousins un quart.

Je ne les avais jamais rencontrés, mais puisqu'ils étaient les plus singuliers de nos proches, j'avais pour eux une affection arbitraire et croyais tout connaître de la famille dans les détails. J'étais persuadée sans aucune raison que, dans la mesure où ils m'avaient fait présent d'un si beau landau, ma nouvelle vie se déroulerait certainement très bien même si maman n'était pas là.

— Allez, vas-y.

Bien que nous ayons encore du temps avant le départ, elle me poussa à vite monter dans le train. Lorsque je fus arrivée à ma place, de l'autre côté de la vitre, elle me fit par gestes ses dernières recommandations (mets tes affaires dans le filet à bagages, si tu as chaud enlève ton gilet, vérifie une dernière fois que tu as bien ton billet). Quand enfin le train se mit en marche, essuyant ses larmes d'une main, elle ne cessa d'agiter l'autre pour me dire au revoir.

En descendant à la gare de Shin-Kobe, j'eus la certitude de ne pas me tromper. Alors qu'il n'avait aucun signe particulier, je sus au premier coup d'œil que celui qui se trouvait là était mon oncle. En costume gris impeccablement repassé et cravate élégante, il s'appuyait au capot de la voiture, les jambes croisées d'une manière désinvolte. Il avait des cheveux marron souples et frisés, il était plus grand que toutes les personnes qui se trouvaient alentour, et ses traits creusés autour des yeux ressortaient dans la lumière printanière. Lorsqu'il m'aperçut, il leva une main en disant "Yah" avec un grand sourire.

N'arrivant pas à croire qu'un aussi bel homme pût m'adresser un sourire à moi seule, je l'ai salué d'une manière maladroite.

— Tu es la bienvenue. Ce voyage en Shinkansen, c'était comment ?

Mon oncle s'est penché pour me regarder, il a pris mon sac et, comme si j'étais une princesse, a ouvert pour moi la portière de la voiture.

— Aah, je vous en prie, mademoiselle.

Sa voix basse et profonde, ses gestes raffinés, ses yeux de la même couleur marron que ses cheveux, tout me donnait des palpitations.

— Je vous remercie, ai-je enfin réussi à prononcer.

Assise au milieu de la banquette arrière, j'ai réalisé qu'il s'agissait d'une voiture de luxe. L'intérieur était aussi vaste qu'un bureau et il y flottait une odeur extraordinaire. Le cuir des sièges luisait, il y avait des tas de boutons, autour du siège du conducteur, bien sûr, mais aussi sous les fenêtres, dont la symétrie avait été soigneusement étudiée. Je n'avais pas encore entendu démarrer le moteur qu'elle se mit à avancer en douceur, avec beaucoup de classe. Le véhicule correspondait parfaitement à la conduite de mon oncle. J'ai su beaucoup plus tard qu'il s'agissait d'une Mercedes.

Pour détendre l'atmosphère, mon oncle me posa des questions au sujet d'Okayama puis me parla du collègue où j'allais faire ma rentrée, mais absorbée dans la contemplation de son profil, je ne lui faisais que de courtes réponses. Il lui suffisait de toucher le levier du changement de vitesse ou même le bouton du climatiseur pour qu'ils deviennent attrayants. Ma mère en pleurs sur le quai m'apparut bientôt comme une scène issue d'un lointain passé.

Au bout d'une demi-heure environ, la voiture a tourné à gauche sur la nationale, puis a roulé en direction de la montagne sur la route qui longeait le fleuve. La chaîne des monts Rokko était plus proche que je ne l'aurais pensé. Nous sommes passés sous la voie ferrée aérienne puis nous avons franchi un pont et à partir de là, la route a commencé à grimper tandis qu'elle devenait plus étroite. Le feuillage des arbres débordait au-dessus, on entendait gazouiller les oiseaux. Des murets de pierres suivaient de chaque côté les ondulations de la route, on apercevait les toits des maisons noyés dans la végétation. Mon oncle a emprunté calmement un chemin abrupt où deux véhicules pouvaient à peine se croiser. Bientôt la voiture a passé en douceur un portail dont les deux battants étaient ouverts, puis a contourné à moitié la colline avant de s'arrêter sous un porche.

— Nous sommes arrivés, mademoiselle.

Mon oncle a ouvert la porte et pris ma main.

— C'est la maison ? ai-je demandé, c'est vraiment la maison ?

Je n'oublierai jamais la maison d'Ashiya dans laquelle j'ai vécu entre 1972 et 1973. L'ombre du porche d'entrée en forme d'arche, les murs crème qui se fondaient dans le vert de la montagne, les pampres de la rambarde de la véranda, les deux tourelles à fenêtres ornementées. Cela, c'est pour l'aspect extérieur bien sûr, mais l'odeur de chacune des dix-sept pièces, leur luminosité, et jusqu'à la sensation froide des poignées de porte au creux de la main, tout est resté gravé en mon cœur.

Maintenant que trente ans ont passé, il n'y a déjà plus trace de la maison. Les deux cycas au feuillage abondant qui en défendaient courageusement l'entrée sont morts et ont été arrachés, le bassin à l'extrémité sud du jardin a été comblé. Le terrain qui est alors passé en d'autres mains a été divisé, on y a construit un immeuble sans cachet et un foyer pour célibataires d'une société de produits chimiques, tous les deux habités par des inconnus.

Mais c'est justement parce que la réalité est tout autre que mes souvenirs ne peuvent plus être abîmés par qui que ce soit. Dans mon cœur, la maison de mon oncle est toujours là, et les personnes de la famille, celles qui sont mortes comme celles qui sont âgées, y vivent comme

autrefois. Chaque fois que je reviens sur mes souvenirs, leurs voix sont encore plus animées, leurs visages souriants sont pleins de chaleur.

Grand-mère Rosa, devant sa psyché, pièce du trousseau qu'elle avait apporté d'Allemagne, étale avec soin de la crème de beauté sur son visage. Ma tante dans le fumoir cherche passionnément des fautes typographiques. Mon oncle en tenue impeccable même à la maison lance sans arrêt des plaisanteries. Les employés de maison madame Yoneda et monsieur Kobayashi travaillent activement chacun dans son domaine, l'animal domestique Pochiko se prélassse dans le jardin. Et ma cousine Mina lit un livre. On savait tout de suite quand elle était là. A cause du bruit des boîtes d'allumettes qu'elle avait toujours dans ses poches. C'était sa précieuse collection, et aussi ses porte-bonheur.

Tout en prenant soin de ne pas les déranger, je me promène discrètement au milieu d'eux. Mais il y a toujours quelqu'un qui m'aperçoit et me dit avec naturel, comme si trente années ne s'étaient pas écoulées, "Comment ça, tu étais là, Tomoko ?" et je réponds oui à mes souvenirs.

C'est le père de mon oncle qui a construit cette résidence sur un terrain dans la montagne à deux cents mètres au-dessus de la mer au nord-ouest de la gare Hankyu d'Ashiya, le long de la Koza, un affluent de l'Ashiya. Deuxième directeur de la société de boissons, il avait une vingtaine d'années lorsqu'il est parti poursuivre ses études à l'université de Berlin, pour se spécialiser en pharmacie, et c'est là qu'il a rencontré et épousé grand-mère Rosa. A son retour, il a développé la société en commercialisant une boisson

rafraîchissante au radium appelée Fressy, et c'est lui qui a fait l'acquisition d'un terrain de mille cinq cents tsubo au pied de la colline d'Ashiya, où l'on commençait à aménager des terrains à bâtir suite à l'inauguration de la ligne de train Hankyu, afin d'y construire une maison occidentale de style hispanique. C'était en 1927. La deuxième année de Showa.

Le style hispanique de la maison, avec les arches de son porche et de ses terrasses, son solarium en demi-cercle construit dans l'angle sud-est et ses tuiles orange, était source de douce gaieté plutôt que de faste. On avait apporté le plus grand soin jusque dans les plus infimes détails, et l'équilibre de l'ensemble était empreint d'élégance. Même si l'extérieur était hispanique, les meubles, la vaisselle et le linge étaient de norme allemande, pour éviter que grand-mère Rosa ne souffre du mal du pays. Le jardin côté sud était en pente douce ouvert sur la mer, afin de recevoir le maximum de soleil. La route au nord était peu fréquentée par les voitures, il y avait des arbres à feuilles persistantes alentour, et le brouhaha de la ville était lointain.

Les vents de mousson étant arrêtés par la chaîne des monts Rokko, la douceur des hivers et la fraîcheur de la brise marine qui rendait les étés faciles à supporter furent peut-être à l'origine de la naissance, douze ans après leur mariage, d'un premier enfant. C'est la naissance de mon oncle.

La vie de mon oncle a suivi à peu près le même itinéraire que celle de son père. Après des études en Allemagne, il a amélioré le produit phare Fressy et raffiné le design de son packaging en augmentant ainsi le chiffre d'affaires. La seule différence est qu'il ne trouva pas d'épouse en Allemagne. Mon oncle s'est marié avec ma tante,

assistante de recherches dans le laboratoire d'exploitation, qui lavait les bécjers et testait les nouveaux produits.

Le couple, qui vécut ses premières années de mariage dans la maison d'Ashiya sur une terre saine, n'eut pas besoin d'attendre douze ans pour se voir accorder un enfant. Bien au contraire, sept mois plus tard, un garçon, Ryuichi, naquit.

Comme pour contrebalancer cette première naissance un peu trop précipitée, il fallut sept ans pour la naissance suivante. Mina, celle qui m'a tant donné et qui ne m'a rien demandé en échange, celle dont le corps était trop faible pour partir au loin mais dont le cœur voyageait jusqu'au bout du monde, la petite dernière choyée par toute la famille, est née au cours de l'hiver de l'année 1960.

Lorsque je suis arrivée dans l'entrée, précédée par mon oncle, ils étaient tous rassemblés dans le hall pour m'accueillir. Ils étaient plus tendus que moi. Grand-mère Rosa, appuyée sur sa canne, esquissait un sourire gêné, et ma tante était désorientée de ne pas trouver les mots adéquats à adresser à sa nièce qu'elle rencontrait pour la première fois. Le regard de Mina était empreint de sérieux, comme si elle voulait s'assurer de la nature véritable de cette nouvelle recrue.

En dehors de la famille, étaient présentes deux personnes âgées que je n'arrivais pas à situer. Je ne fus pas longue à apprendre que le vieil homme qui paraissait le plus jeune était monsieur Kobayashi, le jardinier qui venait de l'extérieur, et que la femme qui paraissait plus vieille était madame Yoneda, l'employée de maison à demeure. Comme monsieur Kobayashi s'occupait

des arbres et madame Yoneda préparait les repas, j'ai tout de suite mémorisé leur nom grâce aux caractères "petite forêt" et "champ de riz" dont ils étaient formés.

— Tout d'abord, vous allez monter à l'étage porter vos bagages. Votre chambre est la deuxième au coin en face. On y a déjà déposé les cartons qui sont arrivés d'Okayama. Vous pouvez y ranger tranquillement vos affaires comme vous en avez envie. Mina, tu lui feras découvrir la maison. Où se trouvent les toilettes, comment avoir de l'eau chaude, il y a toutes sortes de choses n'est-ce pas ? Le thé est servi à trois heures. Vous viendrez alors dans la salle de séjour. Aujourd'hui pour l'occasion j'ai préparé un cake aux fruits.

Madame Yoneda avait été la première à ouvrir la bouche pour exposer la situation. Pendant ce temps-là, mon oncle arborait le même visage souriant et détendu qu'à la gare de Shin-Kobe. Puis tout le monde s'est dispersé depuis le hall d'entrée selon les instructions de madame Yoneda.

Ma première impression à leur égard fut de l'étonnement devant une famille aussi riche en particularités. La couleur des cheveux, par exemple, il y avait le blanc (grand-mère Rosa et madame Yoneda), le noir mélangé de blanc (monsieur Kobayashi), le marron clair (mon oncle), le marron foncé (Mina) et le noir (ma tante). Et ce n'était pas tout. Les noms mélangeaient allègrement le syllabaire katakana et les caractères chinois (le nom officiel de mon oncle était Erich-Ken, le nom véritable de Mina, Minako) et le langage était différent pour chacun. Madame Yoneda, monsieur Kobayashi et Mina parlaient tous les trois avec naturel le dialecte du Kansai, l'accent de mon

oncle et de sa femme était celui de la langue standard avec environ quarante pour cent d'intonation du Kansai. Quant à grand-mère Rosa, elle parlait un japonais particulier parfois difficile à comprendre.

Mais cela ne constituait pas que des éléments négatifs. Comparée à ma vie avec ma mère, seules toutes les deux dans notre petite maison, l'atmosphère était quelque peu différente, et c'est pourquoi je me suis dit que quelqu'un d'aussi perdu que moi pourrait y trouver sa place.

Respectant les instructions de madame Yoneda, Mina me fit visiter la maison de fond en comble. Il y avait autant de portes à ouvrir que l'on voulait, et derrière ces portes apparaissaient des pièces toutes plus attrayantes l'une que l'autre. Un salon de réception avec un lustre auquel un simple coup d'œil donnait le vertige et une cheminée en marbre noir. Un bureau silencieux où pénétrait un rayon de lumière à travers un vitrail. Une chambre d'amis avec un lit à baldaquin comme je n'en avais vu que dans les livres d'images. L'excitation qui s'était emparée de moi dès que j'étais descendue de voiture ne faisait qu'augmenter.

Mais Mina, insensible à mon émoi et sans en tirer vanité, continuait ses explications avec l'accent chantant de la région.

“C'est ici que maman boit de l'alcool en cachette de grand-mère. C'est pour ça que le tapis est plein de brûlures de cigarettes.” “J'aimerais bien qu'on m'explique pourquoi on a choisi des rideaux aussi horribles.” “Ici c'est la pièce pour les travaux ménagers de madame Yoneda.” “La couleur de la tapisserie est différente à cet endroit à

cause de la trace du fer à repasser qu'elle a jeté un jour qu'elle s'est mise en colère."

Elle ne cessait de parler sur ce ton. Mais je n'eus pas le temps de m'appesantir sur son attitude, car j'étais sous le charme de cette maison qui ressemblait à un château et j'attendais avec impatience le cake aux fruits de trois heures dont madame Yoneda avait parlé.

On avait préparé pour moi la chambre de Ryuichi qui poursuivait ses études en Suisse. Elle était juste à côté de celle de Mina et par la fenêtre au sud qui recevait bien le soleil on avait une belle vue sur le jardin, d'ailleurs elle avait aussi une véranda. En tant que chambre de garçon, la tonalité générale manquait légèrement de romantisme, et en plus, il n'y avait pas de lit à baldaquin, mais comment aurais-je pu m'en plaindre ?

Mina et moi, nous sommes sorties sur la véranda. Même le mécanisme de la fenêtre qu'il fallait pousser après avoir tourné la poignée à angle droit était étrange à mes yeux. Ce fut alors que je pus enfin découvrir le jardin. Il était si vaste qu'on avait l'illusion qu'il se poursuivait jusqu'à la mer, et tout au bout, il y avait de la végétation et une pièce d'eau. Quelque chose remua au milieu de la végétation. Une masse noire à laquelle j'aurais été bien incapable de donner un nom.

— On dirait que quelque chose vient de bouger, là-bas ? ai-je dit en désignant l'endroit.

— Aah, ça c'est Pochiko, le ton de la voix boudeuse de Mina s'était adouci, notre hippopotame Pochiko.

C'est ainsi que j'ai su qu'il y avait un habitant important dans cette maison.